

nom de son Père et comme envoyé de lui. A ces deux témoignages, qui étaient authentiques, il ajoute encore celui de son Père : Mon Père, dit-il, qui m'a envoyé, a rendu témoignage de moi. Car n'étais pas rendre de lui un illustre témoignage que de dire, comme il fit au baptême de Jésus-Christ : *C'est ici mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances* (Math., III, 17) ?

Après ces trois témoignages, qui devaient pleinement convaincre les Juifs, qu'il était le Messie et le Fils de Dieu, il vient à une autre preuve, qui est celle des Ecritures. Il leur avait dit dans les versets précédents (Jean, V, 37, 38) : *Vous autres, vous n'avez jamais entendu la voix de mon Père, ni rien vu qui représente sa gloire, comme ont fait vos pères au mont de Sinaï; vous n'avez point vu tout cela, et vous ne vous souciez pas même de sa parole; elle ne se présente point à votre esprit, et quand elle s'y présenterait, vous ne la croyez pas. Il faut son admirable discours en leur disant : Vous lisez avec soin les Ecritures, « Scrutamini Scripturas, » parce que vous croyez trouver en elles la vie éternelle; ce sont elles-mêmes qui rendent témoignage de moi. Et cependant vous ne voulez pas venir à moi pour trouver la vie. Je ne tire point ma gloire des hommes. Mais aussi je vous connais, et vous n'avez point en vous l'amour de Dieu. Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez point : si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez. Comment pourriez-vous croire, vous qui cherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, et qui ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul? Ne pensez pas que ce soit moi qui vous accusai devant le Père; vous avez un accusateur, et c'est Moïse, dans lequel vous espérez. Car si vous croyiez Moïse, peut-être me croiriez-vous aussi, puisque c'est de moi qu'il a écrit. Que si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croiriez-vous à mes paroles* (Jean, V, 39-47) ?

Jésus-Christ a montré aux Juifs de Jérusalem, dans ce discours plein d'une céleste doctrine, qu'il est le Fils de Dieu, et que comme tel il a été envoyé de son Père, pour annoncer aux hommes les paroles de vie. Et parce qu'ils n'ont pas voulu recevoir son témoignage, il a prouvé sa mission divine par le témoignage de Jean-Baptiste, par celui de son Père, par ses œuvres miraculeuses, et enfin par l'autorité des Ecritures. Ne les a-t-il pas par là convaincus d'obstination et d'incrédulité? En effet, il semble que c'est pour les en convaincre qu'il est venu exprès à Jérusalem, qu'il a fait ce miracle à la vue de tout le monde, et qu'il a prononcé cet excellent discours. Après cela les Juifs ont été inexcusables, surtout pour n'avoir cessé de persécuter l'auteur de la vie et de la vérité.

*Jésus retourne en Galilée après la fête de la Dédicace.*

Après que le Fils de Dieu eut célébré la Dédicace à Jérusalem, qu'il y eut rendu gloire à son Père, et qu'il y eut confondu la malice des Juifs par ses miracles et par ses discours, il résolut de retourner

en Galilée, selon sa coutume. Il le faisait d'autant plus volontiers, que les Juifs, excités par la calanie des pharisiens, non-seulement commençaient à le persécuter, mais cherchaient même à le faire mourir, comme saint Jean l'écrit en termes exprès. Les évangélistes ne marquent point ce qu'il fit en retournant de Jérusalem; mais saint Matthieu nous apprend qu'il voyait, après son retour, les peuples, il en fut touché de compassion, parce qu'ils étaient dispersés et languissants, comme des brebis qui n'ont point de pasteur : *sicut oves non habentes pastorem* (Math., IX, 36). Il avait raison de parler de la sorte, car les peuples de la Galilée, principalement ceux du pays de Capharnaüm, ayant été près de deux mois sans voir Jésus-Christ, étaient dispersés et tout languissants, ayant été si longtemps sans entendre ou, pour mieux dire, sans être nourris de la parole de vie.

Ce fut alors que, voyant ces peuples qui revenaient à lui, il dit à ses disciples, qui avaient coutume de le suivre : *La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers; priez donc le maître de la moisson qu'il y envoie des ouvriers* (Ibid., 37, 38). Le Seigneur parlait de la sorte, parce qu'il allait bientôt choisir les douze d'entre ses disciples qui devaient le plus travailler à cette moisson; et il était juste qu'un choix de telle importance ne se fit qu'après beaucoup de prières de leur part et de la sienne. C'est pour cela qu'il leur disait : *Rogate ergo dominum messis, ut mittat operarios in messem suam*. Sans doute qu'ils demandèrent cela au Seigneur; pour lui, quand il fallut faire le choix des douze, il passa toute la nuit en prières : *Erat pernoctans in oratione Dei* (Luc, VI, 12).

*Fin de la première année du ministère de Jésus-Christ.*

Peu de jours après que le Fils de Dieu fut retourné dans la Galilée, finit l'année première de sa prédication ou de son ministère. Cette année de grâce et de miséricorde est d'autant plus remarquable, qu'elle a été sans contradiction manifeste de la part des hommes à qui il a prêché la parole de vie. Car si les Juifs de Jérusalem, excités par les pharisiens, si, par un esprit de jalousie, ne pouvaient regarder de bon œil les progrès que faisait le Sauveur, ont commencé à le persécuter, et ont même pensé à le faire mourir; cette résolution n'a été formée qu'au mois de décembre, et encore n'a-t-elle point éclaté au dehors. C'est donc avec une grande raison que saint Epiphane, ayant bien considéré ce qui s'est passé dans cette première année du sacré ministère, l'appelle, après l'Écriture, *annum Domini acceptum*, *ἐνιαυτὸς ὑπολήψεως*, c'est-à-dire l'année du Seigneur qui a été bien reçue, qui a été sans contradiction : saint Jérôme l'appelle, dans Isaïe, *annum placabilis*, l'année de paix, ce qui revient à la même chose.

Ainsi cette première année, qui a été pour les peuples une année de grâce, de salut et de miséricorde, a aussi été pour J.-C. une année de paix et d'agrément, une année sans contradiction de la part des hommes. D'où vient que le même saint Epiphane a dit (*Haeres.* 51, n. 24 et seq.; et *Anacephal.*, n. 125) : *Placuit qu-*

*annum praeceperat acceptum, ἐνιαυτὸς ὑπολήψεως, id est, in quo ei nemo contridixit, revertens p̄ ἀρετὴν ἁγίστην.* Il faut voir que cette année pacifique et bien reçue de tous a été la trente et unième de la vie du Sauveur, ce qui confirme admirablement tout ce que j'ai dit; et qu'au contraire la trente-deuxième, qui est la seconde de son ministère, a été une année de contradiction : *annus contradictionis plenus, ἐνιαυτὸς ἀντιθέσεως*. Quand ce saint parle de cette année de paix, il dit que Jésus-Christ prêcha l'Évangile avec l'approbation de tout le monde : *approbatus universalis*; et qu'il ne reçut aucun empêchement, ni de la part des Juifs et des Samaritains, ni de la part des gentils : *cum nec Judaei resisterent, nec gentiles, nec Samaritani, sed dicentem omnes perlibenter audirent.*

Et qu'on ne dise pas que ces paroles, *annus Domini acceptus* ou *annus placabilis*, signifient tout le temps du ministère de Jésus-Christ, qui a été un temps de grâce et de salut. Car, quoique cela soit aussi véri-

## Seconde partie.

*L'an 22 de l'âge de Jésus-Christ, et le 28 de l'ère commune; l'an 18 de l'association de Tibère, le 15 de sa monarchie, et le 51 des rétarques Antipas et Philippe; l'an 781 de Rome, et le 4 de la 201<sup>e</sup> olympiade; Appius Junius Silvanus et P. Silius Nervus étant consuls.*

*Deuxième année du ministère de Jésus-Christ.*

*Il fait de nouveaux miracles vers la mer de Galilée.*

Comme on a commencé le temps du ministère ou de la manifestation de Jésus-Christ depuis le baptême qu'il reçut de saint Jean, et que ce baptême lui fut conféré le sixième jour de janvier, on peut finir la première année du ministère évangélique au mois de décembre, comme je fais dans cette histoire. Je commence donc la deuxième année au mois de janvier, et je le fais d'autant plus volontiers, que le Fils de Dieu entra alors dans la trente-deuxième année de son âge; c'est elle que saint Epiphane appelle *annum contradictionis, ἐνιαυτὸς ἀντιθέσεως*, une année pleine de contradictions, surtout de la part des pharisiens, qui étaient alors les maîtres du peuple et qui le manifestaient comme il leur plaisait. Jésus-Christ était dans la Galilée, et apparemment vers Capharnaüm, quand elle a commencé; et il avait déjà ramassé les peuples qui étaient dispersés et languissants depuis son voyage de Jérusalem. Comme il en était de retour et qu'il y avait fait ce miracle célèbre sous les galeries de la piscine, appelée Probatique ou bien des Troupeaux, il ne faut pas s'étonner si plusieurs le suivirent, non-seulement de Galilée (ce qui était assez ordinaire), mais encore de Judée, de Jérusalem, de l'Idumée, et au delà du Jourdain et des lieux voisins de Tyr et

S. S. XXVII.

table, comme saint Epiphane le reconnait lui-même, il ne laisse pas, avec grande raison, de distinguer ce temps de salut en une année de paix et en une année de contradiction; et le cardinal Baronius, dans ses Annales (*Ad an.* 51, n. 78), bien qu'il ne suive pas le plan de saint Epiphane, reconnait la vérité de ce que je viens de dire et appelle la première année de la prédication de Jésus-Christ : *annum acceptabilem*. Il en donne la raison avec saint Epiphane : *Annus primum propterea acceptabilis praedixit Isaïas, quod praedicatione tempore illo facta ab omnibus acciperetur.* Dans la seconde année du divin ministère, on verra beaucoup de contradictions à la doctrine du Fils de Dieu; elles dureront jusqu'au commencement de la troisième, dans laquelle il fut mis en croix pour le salut de l'homme; par où l'on voit que le plan que je suis dans ces Annales de Jésus-Christ est conforme à la vérité de l'histoire évangélique et aux sentiments des Pères qui l'ont examiné avec quelque soin.

de Sidon. C'est ce que nous apprend l'évangéliste saint Marc au chapitre III, v. 7, quand il dit : *Jesus autem cum discipulis suis sessisset ad mare, cœsus à-dire qu'il se retira vers la mer de Galilée ou de Gènesareth, et multa turba a Galilea et Judaea secuta est eum* (Marc, III, 7, 8); il ajoute : *et ab Ierusalymis, et ab Idumaea et trans Jordanem, et qui circa Tyrum et Sidonem, multitudo magna, audientes quae fiebant, venerunt ad eum.*

C'est sans doute en voyant cette nouvelle multitude de peuple qui accourait à lui de toutes parts, qu'il avait dit à ses disciples : *Messis quidem multa, operarii autem pauci*. Voilà une grande et ample moisson, mais il y a peu d'ouvriers : *rogate ergo dominum messis, ut mittat operarios in messem suam* (Math., IX, 37, 38). Et ce fut cette moisson abondante qui le porta à faire le choix des douze apôtres, comme on va le voir incontinent. Le Fils de Dieu voyant donc qu'il y avait autour de lui un si grand monde, dit à ses disciples qu'il fallait se servir d'une barque pour n'être pas pressé par la foule du peuple; car il en guérissait plusieurs : *multos enim sanabat*; de sorte que ceux qui avaient quelque mal se jetaient sur lui pour pouvoir le toucher : *ut illum tangerent* (Marc, III, 10, 11). Même les esprits impurs, quand ils le voyaient, se prosternaient devant lui, en criant : *Vous êtes le Fils de Dieu!* *Tu es Filius Dei*. Mais il leur défendait avec menaces de le découvrir.

Ce témoignage des démons qui le confessaient tout haut devant tant de peuple, joint à ceux dont Jésus-Christ avait parlé dans le discours qu'il fit à Jérusalem, et les miracles nombreux et éclatants qu'il ne cessait de faire, n'étaient-ce pas des preuves tout à fait convaincantes qu'il était véritablement le Fils de Dieu? Il

(Trente-sept).



n'y avait donc qu'une jalousie furieuse et enragée, telle qu'était celle des pharisiens et des docteurs de la loi, qui pût résister à une telle évidence : car enfin, s'il n'était pas Fils de Dieu, comment Dieu faisait-il par lui tant de prodiges extraordinaires pour attester et confirmer qu'il l'était effectivement? S'il ne l'était pas, n'était-ce pas tromper les peuples et rendre témoignage de la fausseté? Qui pourra croire cela de celui qui est la justice et la vérité même? Que si c'était le prince des démons qui chassait et qui tourmentait ces esprits impurs, qui étaient d'autres démons, comme les pharisiens le disaient sottement, les démons combattant donc contre les démons, ce qui est absurde; et, comme disait Jésus-Christ, leur royaume aurait par là été bientôt renversé. C'était donc le bras de Dieu et la puissance de Dieu qui faisait ces prodiges étonnants, et il les faisait pour autoriser son Fils et pour rendre témoignage à la vérité de sa mission.

#### Election des douze apôtres.

Parmi cette multitude de personnes qui avaient coutume de suivre Jésus-Christ, principalement lorsqu'il était dans la Galilée, il y en avait plusieurs qui faisaient une profession publique d'être de ses disciples. Il fallait que le nombre en fût grand, puisqu'il est marqué dans saint Luc par le mot de *turba discipulorum*, qui veut dire une troupe de disciples (Luc, IV, 17). Le Fils de Dieu voyant par la multitude incroyable de peuple qui le suivait, que la moisson était abondante, pourvu qu'il y eût des ouvriers pour y travailler, se résolut à faire douze apôtres, c'est-à-dire douze envoyés (car c'est ce que signifie en grec le nom d'apôtre) pour l'aider à accomplir le ministère évangélique, en les envoyant prêcher devant lui. Quoiqu'il fût rempli de l'esprit de son Père, et qu'il ne fit rien que pour obéir aux ordres de sa volonté, il ne voulait point faire le choix de ces douze disciples, qu'il n'eût été longtemps en prière. Saint Luc dit qu'il passa toute la nuit dans ce saint exercice, s'étant pour cela retiré sur une montagne : *Exiit in montem orare, et erat pernoctans in oratione Dei*. Quand le jour fut venu, il appela ses disciples, au moins ceux qu'il voulut, et de ceux-là il en choisit douze qu'il nomma apôtres, *elegit duodecim ex ipsis, quos et apostolos nominavit*.

Or voici les noms de ces douze hommes choisis, comme ils sont marqués dans les évangélistes. Le premier de tous est Simon, appelé Céphais, qui veut dire Pierre, qui fut depuis le prince de l'Eglise; puis André, son frère, qui le premier avait connu Jésus-Christ. Jacques fils de Zébédée, qu'on a appelé le Majeur; et Jean, son frère, qui est l'évangéliste; le Fils de Dieu leur donna à tous deux le nom de *Bonerges*, qui veut dire enfants du tonnerre. Philippe, qui était de Bethsaïde; Barthélemy, qui signifie fils de Tolmaï ou de Ptolémée. Thomas, appelé en grec Didyme, c'est-à-dire Jumeau. Matthieu, qui était publicain et qui portait aussi le nom de Lévi. Jacques le Mineur fils d'Alphée et cousin germain du Seigneur. Thadée,

qui avait encore le nom de Lelbée, et même celui de Jude, et il était frère de Jacques le Mineur. Simon le Cananéen, & *Kananeus*, autrement le zélé. Et Judas, fils de Simon, surnommé Iscariote, qui dans la suite trahit Jésus-Christ. Ce sont là les apôtres que le Fils de Dieu choisit pour l'aider à prêcher la parole de vie et à annoncer partout le royaume du ciel (Math., X, 4-5; Marc, III, 13-19; Luc, VI, 12-16).

La suite de l'histoire évangélique porte assez à croire qu'ils ne furent choisis que vers le mois de janvier de cette année, qui était la 52<sup>e</sup> de l'âge de Jésus-Christ; ainsi ce ne fut qu'un an entier après son baptême. On peut donc croire qu'il avait éprouvé leur vertu et leur fidélité durant une grande partie de la première année de son ministère. Et sans doute que ces douze, avant leur élection, étaient des plus zélés de tous ses disciples. Le Fils de Dieu en faisant le choix de ces hommes, qui entraient dans la participation de son ministère, leur donna autorité sur les esprits impurs ou sur les démons, afin de les chasser, *dedit illis potestatem spirituum immundorum ut eicerent eos*; et leur pouvoir était aussi de guérir toute sorte de langueurs et de maladies, *et curarent omnem languorem, et omnem infirmitatem* (Math., X, 1). Ils reçurent cette puissance extraordinaire, comme une marque certaine et indubitable de leur mission apostolique.

#### Instructions que Jésus donne à ses apôtres.

Après que Jésus-Christ eut conféré ce pouvoir aux douze qu'il venait de choisir parmi le grand nombre de ses disciples, il ne manqua pas de leur donner des instructions très-importantes et très-salutaires; car elles concernaient la conduite, qu'ils devaient garder dans la prédication de l'Évangile. Saint Matthieu les a marquées avec assez d'étendue et voici ce qu'il en dit : *Jésus envoya ces douze, Illos duodecim misit Jesus, après leur avoir donné ces ordres : N'allez point dans les terres des gentils; et n'entrez point dans les villes des Samaritains; mais allez plutôt aux brebis perdues de la maison d'Israël. Partout où vous irez, prêchez, en disant : Le royaume du ciel est proche. Guérissez les malades; ressuscitez les morts; nettoyez les lépreux; chassez les démons. Faites cela gratuitement, car vous avez reçu ces dons gratuitement. Ne vous souciez point d'avoir de l'or, de l'argent ou d'autre monnaie dans vos bourses. Ne préparez point pour le chemin ni sac, ni deux robes, ni double chaussure, ni double bâton; car celui qui travaille mérite qu'on l'entretienne. En quelque ville ou en quelque bourgade que vous entriez, informez-vous qui est digne de vous recevoir; et demeurez là jusqu'à ce que vous vous en alliez. Quand vous entrerez dans une maison, saluez-y le salut, en disant : Que la paix soit en cette maison. Si cette maison est pas digne, votre paix reviendra à vous. Quiconque ne verra pas vous recevoir, ni écouter vos paroles, en sortant de la maison ou de la ville, secouez la poussière de vos pieds. Je vous dis en vérité, qu'au jour du jugement le pays de Sodome et de Gomorre sera traité avec moins de rigueur que cette ville là* (Math., X, 5-15).

Avant de continuer davantage cette instruction donnée aux apôtres, il faut tâcher d'éclaircir le verset 10, qui semble souffrir de la difficulté. Il est conçu en ces termes : *Neque peram in via* (il y a dans l'original, *neque peram ad viam, subaudi comparatis*) *neque duas tunicas, neque calceamenta, neque virgam*. Plusieurs manuscrits grecs et même quelques éditions portent un pluriel, *neque virgas, nisi* *virgam tantum* (Marc, VI, 8, 9). Si le Sauveur leur commandait de prendre un bâton seulement, *virgam tantum*; comment saint Matthieu (X, 10) et saint Luc (IX, 5) peuvent-ils dire qu'il leur défendit d'en prendre, *neque virgam*? Il en est de même de la chaussure. Saint Marc dit qu'en allant prêcher ils devaient avoir des sandales à leurs pieds, *calceatos sandaliis*; et saint Matthieu ne veut pas qu'ils aient ni chaussure, ni bâton, *neque calceamenta, neque virgam*.

Et qu'on ne dise pas que par le mot de *calceamenta* il entend des souliers, car jamais ils n'en ont porté, et on pourrait faire voir par plusieurs endroits de l'Écriture et par Joseph même, qu'eux et les Juifs ne portaient que des sandales, selon l'usage commun de la plupart des Orientaux. Il est donc constant que Jésus-Christ n'a point défendu à ses apôtres de porter des sandales, puisqu'il le leur commande dans saint Marc (VI, 9), *calceatos sandaliis*, et que saint Pierre en avait quand l'ange le fit sortir de prison; car il lui dit (Act., XII, 8) : *ὀρθώσθε τὰ σκεπάδια ὑμῶν, καλῶσα τὸ σκεπάδιον τῆς ὑμετέρας, qui est la même chose; puisque les caligés des anciens étaient de véritables sandales. D'où vient qu'on voit dans les vieux glossaires : *σκαλίον, id est, caliga*. Et saint Jérôme n'explique point ce mot grec autrement : *Depositis calceamentis, quæ Septuaginta σκαλίον, id est, caligas vocant* (Hieron., in Isai.). Or comme Jésus-Christ voulait que ses apôtres eussent des sandales à leurs pieds, il voulait aussi qu'ils portassent un bâton à la main, comme il est expressément marqué dans saint Marc; mais il veut qu'ils n'en aient qu'un seul : *Et præcepit eis ne quid tollerent in via, nisi virgam tantum* (Marc, VI, 8).*

Ce petit mot *tantum* n'est point mis sans raison, et l'on peut dire qu'il fut le dénouement de toute la difficulté et de la contradiction qui semble être entre les évangélistes. Le Fils de Dieu veut donc que ses apôtres en allant prêcher l'Évangile aient un bâton et des sandales, une robe, parce que cela leur était nécessaire; mais il ne veut pas qu'ils aient du superflu, c'est-à-dire, deux robes, *duas tunicas, ἕνα χιτῶνα*, ni double chaussure ou deux paires de sandales, *neque*

*calceamenta, subaudi duo, ni double bâton, neque virgas, scilicet duas, nisi ἕνδεκα*, comme portent quelques manuscrits et même saint Luc. Plusieurs savants interprètes ont ainsi accordé les évangélistes; et Juvenius, ancien poète chrétien, a dit, en parlant de la chaussure des apôtres : *Nec plantis tegmina bina* (Juven., lib. II *evangel. Hist.*). Il ne veut point qu'ils aient double chaussure, c'est-à-dire deux paires de sandales, non plus que deux robes et deux bâtons. Et ce n'est pas sans raison que Jésus-Christ leur faisait cette sorte de défense. Car comme les Orientaux étaient dans des pays chauds, ils avaient coutume dans leurs voyages de faire porter *mutatorias vestes*, des habits pour changer; on avait aussi plusieurs sandales, parce qu'elles s'usaient aisément. Le Sauveur ne veut donc point que ces disciples s'embarassent de ces choses superflues; il ne leur souffre que ce qui est nécessaire, et n'en davantage, les obligeant du reste de s'abandonner à la providence de son Père céleste.

Après avoir concilié les évangélistes, l'on ne doit pas trouver mauvais si j'avertis que dans la célèbre version de Mons il y a plusieurs fautes au sens verset 10 de ce chapitre. Voici comme on traduit : *Ne préparez pour le chemin ni sac, ni deux habits, ni souliers, ni bâton, etc.* Au lieu de *deux habits*, mettez, *deux robes*, en latin *duas tunicas*; car les apôtres portaient toujours deux habits ou vêtements : la robe et le manteau; mais on ne voulait pas qu'ils eussent deux robes. Secondement, on n'a pas dit *mettre*, ni *souliers*, car jamais les apôtres n'en ont porté, mais seulement des sandales; il faut donc traduire *neque calceamenta*, par ces mots, *ni chaussure*, ou bien, *ni sandales*. Et enfin il faut mettre un pluriel, *ni bâtons, nisi ἕνδεκα, neque virgas, ou baculus*, comme il y a dans saint Luc, et même en saint Matthieu dans plusieurs manuscrits. Mais comme le *vis*, qui est dans le grec de cet évangéliste, ne se rapporte pas seulement à *χιτῶνα*, mais encore à *ὀρθώσθε*, et à *ῥοδέσθε*; il vaut mieux traduire : *Ne préparez pour le chemin ni sac, ni deux robes, ni deux paires de sandales, ni deux bâtons; ou bien, ni double chaussure, ni double bâton*. En traduisant de la sorte on accorde parfaitement les évangélistes, et on suit le sentiment de plusieurs interprètes.

*Prudente simplicité et assurance devant les juges.*  
Jésus-Christ continue d'instruire ses apôtres de quelle manière ils se devaient comporter en allant annoncer le royaume de Dieu. *Je vous envoie*, leur dit-il, *comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes. Mais donnez-vous de garde des hommes; car ils vous livreront aux assemblées des juges, et ils vous feront fustiger dans les synagogues. Vous serez aussi menés devant les gouverneurs et devant les rois, à cause de moi, pour me rendre témoignage devant eux et devant les gentils.*

Le verset 17 regarde les Juifs. Car si l'évangéliste dit après le Seigneur (Act., IV, 5; V, 27, et alibi) : *Tradent enim vos in concilia, et conviciabunt, et vos*



livreront aux assemblées des juges, cela est arrivé de la sorte, comme nous le voyons par les Actes des apôtres. Ils nous apprennent que ces hommes saints ont souvent été amenés devant le *sanhédrin* ou le grand conseil de Jérusalem, pour rendre raison de leur foi et de leur doctrine. Ils ont aussi été fouettés dans les synagogues des Juifs; et peut-être que saint Paul lui-même avant sa conversion a été le ministre de ces exécutions cruelles et injustes. Car il dit, en parlant de soi et en parlant au Seigneur, qui lui apparaissait dans une vision extatique (Act. XXII, 19; XXVI, II, ) : Seigneur, ils savent eux-mêmes que c'est moi qui mettais en prison, et qui faisais battre de verges dans les synagogues ceux qui croignient en vous. Voilà donc, par l'Écriture même, l'accomplissement de ce que Jésus-Christ avait prédit à ses apôtres lorsqu'il les choisit.

Quant au verset 18, il concerne les gentils. L'histoire des Actes apostoliques et celle de l'Église nous apprennent que ces hommes divins ont souvent été menés devant les gouverneurs des provinces, et même devant les rois et les empereurs. Saint Pierre et saint Paul ont paru devant le cruel Néron, saint Jean l'évangéliste devant Domitien, saint Jacques son frère a été présenté au roi Agrippa, les autres apôtres ont comparu devant les rois barbares; et tous, par une fermeté et un courage invincibles, ont rendu un illustre témoignage de Jésus-Christ devant les Juifs et devant les gentils.

Le Fils de Dieu continue de parler et dit : *Lors donc qu'on vous livrera à eux, ne vous mettez point en peine comment vous leur parlerez, ni de ce que vous direz; car ce que vous direz vous sera inspiré à l'heure même. Ce n'est pas vous qui parlez alors, c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous. Le frère livrera son frère à la mort, et le père son propre fils; les enfants mêmes s'éleveront contre leurs pères et leurs mères, et les feront mourir. Vous serez à tous un objet de haine à cause de mon nom. Mais quiconque persévéra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé* (Math., X, 16-22).

*Que le disciple n'est pas plus que le maître.*

Le Seigneur poursuit son discours et avertit ses disciples de ce qui leur devait arriver et de ce qu'ils avaient à faire : *Lors donc qu'on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre. Je vous dis en vérité que vous n'aurez pas achevé d'enseigner les villes d'Israël, que le Fils de l'homme ne vienne : Non consummabitis civitates Israel, donec veniat Filius hominis* (Math., X, 23). Cet endroit est assez difficile, car l'on ne voit pas bien de quel événement parle ici Jésus-Christ. Il semble pourtant qu'il parle de son avènement par le Saint-Esprit, car c'est ainsi qu'il s'explique ailleurs (Jean, XIV, 17, 18) : *Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous, et veniam ad vos*; c'est-à-dire en vous envoyant en ma place l'Esprit consolateur, qui est l'Esprit de vérité. Vous allez être contrariés, affligés, persécutés par le peuple d'Israël; ne vous mettez point en peine, ne vous

couragez point, le Fils de l'homme viendra à vous avant que vous ayez achevé d'enseigner les villes d'Israël : il viendra à vous par son Esprit de consolation et de vérité. Ce sera lui qui vous enseignera et qui vous inspirera toutes choses; ce sera par lui que je vous verrai, *iterum autem videbo vos*. Alors votre cœur sera plein de joie, et per-sonne ne vous pourra ravir.

Jésus-Christ continue : *Le disciple, dit-il, n'est pas plus que le maître, ni l'esclave plus que son seigneur. C'est assez au disciple d'être comme son maître, et à l'esclave comme son Seigneur. S'ils ont appelé le père de famille Bézébuth (les anciens et même le syriaque ont écrit Bézébuth), n'appelleront-ils pas encore bien plutôt ses domestiques? Ne les craignez donc point. Car il n'y a rien de caché qui ne soit un jour dévoilé, ni rien de secret qui ne soit su. Ce que je vous dis dans l'obscurité, dites-le dans la lumière, et ce qu'on vous dit à l'oreille, prêchez-le sur le haut des maisons* (Math., X, 25-27).

Quand le Fils de Dieu dit qu'ils ont appelé le père de famille Bézébuth, ou plutôt Bézébuth, il parle de lui-même. Car combien de fois les pharisiens ont-ils dit de lui, C'est un démoniaque, c'est un homme possédé du démon, *Dæmonium habet*; c'est un homme qui ne chasse les démons que par Bézébuth, prince des démons, *non eicit demones nisi in Bézébuth, principe demoniorum* (Math., XII, 24). Bézébuth était proprement et originairement le dieu ténébreux de la ville d'Accaron, au pays des Philistins, comme il paraît par les livres des Rois (IV Rois, I, 2 et seqq.; Hier. in Math.). Il y a apparence qu'ils n'avaient donné à leur idole le nom de Bézébuth, qui veut dire dieu des mouches, *deus muscarum*, qu'à cause que ce dieu prétendait chasser le grand nombre de mouches dont les Accaronites étaient infestés. Il était donc à peu près semblable au dieu des Éléens, appelé *Μωσάς*, et par Plin (Lib. XXIX, cap. 6) *Miodas*, qui après l'im-molation d'un taureau, chassait d'un canton de l'Élide des nuages de mouches. Or comme ce dieu était méprisable et tout à fait ridicule, et y a apparence que les Hébreux, dans la suite du temps, avaient donné ce nom de mépris et de raillerie au prince des démons, et qu'ils le nommaient ordinairement Bézébuth, ou, comme nous disons, Bézébuth.

*Qu'il faut craindre Dieu seul, et confesser Jésus-Christ devant les hommes.*

Le Fils de Dieu, après avoir averti ses apôtres des persécutions et des violences qu'on leur devait faire, soit parmi les Juifs, soit parmi les gentils, leur dit ceci : *Ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent faire mourir l'âme; mais craignez plutôt celui qui peut perdre le corps et l'âme dans l'enfer. N'est-il pas vrai que deux passereaux ne se vendent qu'un sou? Cependant il n'en tombe pas un seul sur la terre sans la volonté de mon Père. Les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. Ne craignez rien : car vous valez beaucoup mieux que plusieurs passereaux. Après les avoir prévenus contre la crainte des hom-*

mes et des persécuteurs, il leur commande de confesser hardiment son nom devant eux. *Quiconque, dit-il, me confessera devant les hommes, je le reconnaitrai aussi devant mon Père, qui est dans le ciel. Mais quiconque me renonce devant les hommes, je le renoncera aussi devant mon Père, qui est dans le ciel. Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée; car je suis venu diviser le fils d'avec son père, la fille d'avec sa mère, et la belle-fille d'avec sa belle-mère; et l'homme aura pour ennemis ses propres domestiques* (Math., X, 28-36).

Jésus-Christ dit ailleurs qu'il laisse sa paix et qu'il donne sa paix, et c'est le plus grand bien qu'il pouvait laisser à ses chers disciples; comment donc leur dit-il ici, qu'il n'est pas venu sur la terre pour y apporter la paix? Et comment même assure-t-il qu'il y est venu apporter le glaive ou l'épée de division? C'est qu'il voyait bien que sa doctrine, quand elle serait annoncée aux Juifs et aux gentils, mettrait de la division jusque dans les familles : qu'un fils qui croirait en lui serait divisé de son père, qui n'y croirait pas, par le partage de leurs sentiments. Qu'il en serait ainsi de la fille à l'égard de sa mère; jusque-là que ce partage serait cause que les domestiques seraient les ennemis de leurs propres maîtres. C'est là dessus qu'il avait dit un peu auparavant : Le frère livrera son frère à la mort, et le père son fils; les enfants s'éleveront contre leurs pères et leurs mères, et les feront mourir. Voilà la division que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre; voilà l'épée dont il entend parler. Mais cette malheureuse division de cœur et d'e-p-rit n'arrive ni par son ordre, ni par sa volonté; car c'est un Dieu de paix, de concorde et de charité; elle ne vient que de l'infidélité et de l'endurcissement de ceux qui résistent à une doctrine qui les doit sauver.

*Mépris de la vie et récompense de la charité.*

Enfin Jésus-Christ achève ses divines instructions en parlant ainsi : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. Celui qui conserve sa vie, la perdra; et celui qui perd sa vie pour l'amour de moi, la trouvera. Celui qui vous reçoit, me reçoit; et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. Celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète, recevra la récompense du prophète; et celui qui reçoit le juste en qualité de juste, recevra la récompense du juste; et quiconque donnera à boire à l'un de ces plus petits en qualité de mon disciple, quand ce ne serait seulement qu'un verre d'eau froide, je vous dis en vérité qu'il ne perdra point sa récompense* (Math., X, 37-42).

Voilà la fin des instructions toutes divines que le Fils de Dieu donna à ses douze apôtres, quand il les choisit parmi le nombre de ses autres disciples. Ce fut sur la montagne qu'elles furent données; après leur élection; et cette montagne qui étoit dans le désert entre

Bethsaïde et Capernaüm, fut depuis appelée la montagne de Jésus-Christ.

*Jésus enseigne le peuple dans la plaine.*

Quand le Seigneur eut fini les instructions qu'il voulait donner à ses apôtres, saint Luc (VI, 2) dit qu'il descendit avec eux et qu'il s'arrêta dans la plaine, et descendit cum illis stetit in loco campestris; et là étoit une troupe de ses disciples et une grande multitude de peuples de toute la Judée, de Jérusalem, et du pays maritime de Tyr et de Sidon, qui étoient venus pour l'entendre, et pour être délivrés de leurs maladies. Il y en avait aussi qui étoient tourmentés par les esprits impurs, et ils étoient guéris. Tout le peuple cherchait à le toucher, parce que de lui sortait une vertu qui les guérissait tous, *quia virtus de illo exibat et sanabat omnes*. Tout ce grand nombre de peuple qui venoit, pour entendre Jésus-Christ et pour recevoir de lui la guérison de ses maladies, n'étoit pas seulement des tribus d'Israël, il y en avait aussi de gentils, qui étoient du pays maritime de Tyr et de Sidon, c'est-à-dire de la Phénicie.

Étant donc descendu dans la plaine, il commença à leur distribuer la parole de vie et à leur dire, en levant les yeux sur ses disciples : *Vous êtes bienheureux, vous qui êtes pauvres, parce que le royaume de Dieu est à vous. Vous êtes bienheureux, vous qui avez maintenant faim, parce que vous serez rassasiés. Vous êtes bienheureux, vous qui pleurez maintenant, parce que vous vous réjouirez. Vous serez bienheureux, lorsque les hommes vous haïront, qu'ils vous sépareront, qu'ils vous chargeront d'injures, et qu'ils rejetteront votre nom comme mauvais, à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans le ciel; car c'est ainsi que leurs pères traitaient les prophètes. Mais malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation. Malheur à vous qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim. Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous gémierez et vous pleurerez. Malheur à vous lorsque les hommes diront du bien de vous; car c'est ainsi qu'en usaient leurs pères à l'égard des faux prophètes* (Luc, VI, 17-26).

Il recommande ensuite aux peuples qui étoient présents l'amour des ennemis, la patience dans les persécutions, et la charité à prêter aux autres, sans en rien espérer. Voici donc comme il leur parle : *Pour vous qui m'écoutez, je vous dis : Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent; bénissez ceux qui vous maudissent, et priez pour ceux qui vous calomnient. Si un homme vous frappe sur une joue, tendez-lui aussi l'autre; et n'empêchez point celui qui prend votre manteau, de vous ôter aussi votre robe. Donnez à tous ceux qui vous demandent; et ne redemandez point votre bien à celui qui l'emporte. Et faites aux hommes comme vous voulez qu'ils vous fassent. Si vous aimez seulement ceux qui vous aiment, quelle grâce en attendez-vous, puisque les pécheurs aiment ceux qui les aiment? Et si vous faites du bien à ceux qui vous en font, quelle grâce en attendez-vous, puisque les pécheurs font la même chose? Et si vous prêtez à ceux de*



qui vous espérez recevoir, quelle grâce en attendez-vous, puisque les pécheurs s'entre-préient de la sorte, espérant de recevoir ce qu'ils ont prêté? Vous donc, aimez vous-mêmes; faites du bien, et prêtez sans rien espérer, et votre récompense sera grande, et vous serez les enfants du Très-Haut, parce qu'il est bon même aux ingrats et aux méchants. Soyez donc pleins de miséricorde, comme votre Père est plein de miséricorde (Luc, VI, 27-36).

Ces instructions sont divines et parfaites, et elles ne pouvaient venir que d'un Dieu fait homme. Il continue d'en donner de semblables, qui concernent ceux qui entreprennent trop facilement de juger les autres; ou qui se mêlent de les conduire, quoiqu'ils soient des aveugles; ou enfin qui osent les reprendre, lorsqu'ils sont eux-mêmes plus répréhensibles. Jésus-Christ dit donc aux peuples qui écoutaient sa doctrine : Ne jugez point, et vous ne serez point jugés. Ne condamnerez point, et vous ne serez point condamnés. Remettez, et il vous sera remis. Donnez, et l'on vous donnera. On versera dans votre sein une bonne mesure, qui sera pressée, comble et même surabondante; car on se servira à votre égard de la même mesure dont vous vous servirez à l'égard des autres. Il leur disait aussi cette parabole : Un aveugle peut-il conduire un autre aveugle? ne tomberont-ils pas tous deux dans la fosse? Le disciple n'est pas plus que le maître; mais tout disciple est parfait, quand il est semblable à son maître. Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, et vous ne voyez pas que vous avez une poutre dans le vôtre? Ou comment pouvez-vous dire à votre frère : Mon frère, laissez moi ôter la paille qui est dans votre œil, vous qui ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre? Hypocrite, ôtez premièrement la poutre qui est dans votre œil, et après cela vous verrez comment vous tirerez la paille qui est dans l'œil de votre frère (Luc, VI, 37-42).

Enfin le Sauveur achève ses divines instructions par celles qui suivent. L'arbre n'est pas bon qui produit de mauvais fruits; et l'arbre n'est pas mauvais qui produit de bons fruits. Chaque arbre se connaît par son fruit; car on ne cueille point de figes sur des épines; et on ne prend point de raisin sur des ronces. L'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses de son mauvais trésor; car la bouche parle de l'abondance du cœur. Pourquoi n'appellez-vous, Seigneur, Seigneur; et vous ne faites pas ce que je vous dis? Celui qui vient à moi, qui écoute mes paroles, et qui les met en pratique, je veux vous montrer à qui il ressemble : il ressemble à un homme qui bâtit une maison, et qui ayant creusé bien avant, en a mis les fondements sur la pierre; une inondation étant arrivée, le fleuve est venu fondre sur cette maison, et il n'a pu l'ébranler, parce qu'elle était fondée sur la pierre. Mais celui qui écoute mes paroles, et ne les met point en pratique, ressemble à un homme qui bâtit sa maison sur la terre, sans y faire de fondements; un peu de vent est venu fondre sur elle, et elle est tombée aussitôt; et la ruine de cette maison a été grande (Luc, VI, 43-49).

#### Jésus retourne à Capharnaüm.

Après que le Fils de Dieu eut achevé tout ce discours, devant le peuple qui l'écoutait, S. Luc assure qu'il entra à Capharnaüm, intravit Capharnaüm (Luc, VII, 1); et S. Marc dit qu'il vint en la maison avec ses disciples, et veniunt ad domum (Marc, III, 20). Il ajoute que le peuple s'y assambla en foule, de sorte qu'ils ne pouvaient pas même prendre un morceau de pain, ita ut non possent neque ponem manducare. Cependant le Sauveur en avait grand besoin, car il avait passé toute la nuit en prière, et le jour étant venu il n'avait fait que prêcher à ses apôtres sur la montagne, et aux peuples dans la plaine. Comme donc il était épuisé par la longue fatigue, et qu'il n'avait pu, à cause de l'accablement du peuple, prendre un morceau de pain, l'évangéliste dit qu'il tomba en défaillance, et cecidit, comme porte l'original, quoniam animi deliquium passus est. Il me semble que cette interprétation est ici la plus naturelle, en considérant les circonstances de l'histoire sainte. On peut aussi dire qu'il était tombé en extase, quoniam in extasium versus est, par le zèle et la ferveur qu'il avait alors, voyant tant de peuple. Quoi qu'il en soit, quelques-uns des siens, c'est-à-dire, ou de ses proches, ou de ses disciples, apprenant qu'il tombait en défaillance, ou bien en extase, allèrent pour le tenir, et egerunt tenere eum.

Alors les docteurs de la loi, qui étaient venus de Jérusalem, et qui haïssaient le Seigneur, commencèrent à dire : Il est possédé de Béézebuth, quoniam Beelzebub habet, et c'est par le prince des démons qu'il chasse les démons. Jésus-Christ, connaissant la noire malice de ces docteurs, et les ayant appelés, leur dit en paraboles : Comment Satan peut-il chasser Satan? Et si un royaume est divisé contre soi-même, il ne peut pas subsister. Si une maison est divisée contre elle-même, elle ne peut pas aussi subsister. Si donc Satan s'élève contre soi-même, le voilà divisé; il ne pourra subsister, il faut que sa puissance finisse. Nul ne peut, étant entré dans la maison du fort armé, prendre ses armes et ses biens, s'il ne le lie auparavant; et alors il pille sa maison. Je vous dis en vérité que tous les péchés des enfants des hommes leur seront remis, même les blasphèmes qu'ils auront proférés. Mais quiconque blasphémiera contre le Saint-Esprit, n'en aura jamais le pardon, il sera coupable d'un péché éternel. Il parla ainsi sur ce qu'ils disaient qu'il était possédé de l'esprit impur (Marc, III, 20-30).

Les docteurs de la loi, qui étaient presque tous de la secte des pharisiens, s'éclairaient d'envie, voyant que les peuples couraient de tous côtés après Jésus-Christ. Les miracles continuels et extraordinaires qu'il opérait ne pouvaient être niés, car il les faisait aux yeux de tout le monde; les pharisiens, pour les détruire dans l'esprit du peuple, disaient, contre les lumières et de leur conscience et de la vérité, que Jésus ne les faisait que par la vertu du prince des démons, dont il était selon eux possédé. C'était-là un blasphème contre le Saint-Esprit, qui est l'Esprit de vérité, que ces

gens envieux combattaient par une effroyable malice. Le Fils de Dieu déclare que ces sortes de péchés ne sont jamais pardonnés, c'est-à-dire qu'ils ne sont que très-rarement et très-difficilement pardonnés. Par ce qu'ontre qu'il n'y a pas moyen de les excuser, c'est que le Saint-Esprit, qui sanctifie les âmes, n'accorde guère la grâce de la conversion et de la pénitence à ceux qui commettent de semblables crimes.

Pendant que Jésus-Christ confondait la malice des docteurs de la loi, sa mère et ses frères, c'est à dire ses cousins, vinrent pour le trouver dans la maison où il était; et se tenant dehors, ils l'envoyèrent appeler, et foris stantes, miserunt ad eum vocantes eum (Marc, III, 31).

Or le peuple était assis autour de lui, et on lui dit : Voilà votre mère et vos frères là-dehors qui vous demandent. Mais il leur répondit : Qui est ma mère et qui sont mes frères? Et regardant ceux qui étaient assis autour de lui : Voilà, dit-il, ma mère et mes frères. Car quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère (Marc, III, 31-35).

On voit par cette réponse du Fils de Dieu, combien il avait de zèle et d'attachement pour son ministère, puisqu'il ne l'interrompit pas d'un seul moment, pour voir une mère qui était si sainte et qui avait pour lui beaucoup de tendresse. Au reste il n'est pas aisé de savoir si elle demeurait encore à Nazareth ou si elle était établie à Capharnaüm. Comme l'histoire sainte ne dit rien là-dessus, je suis assez porté à croire qu'elle resta à Nazareth, où elle avait résidé durant tant d'années.

#### Le serviteur du centenier est guéri.

Pendant que Jésus était encore à Capharnaüm, le serviteur d'un centenier, c'est-à-dire d'un capitaine de cent hommes, tomba dangereusement malade d'une paralysie, ou s'en sentit de nouveau beaucoup tourmenté, jusque-là qu'il était sur le point de mourir. Le centenier estimait beaucoup ce serviteur, qui lui était fort cher, illi erat pretiosus (Luc, VII, 2, 3). Comme il le vit donc dans un état qui le mettait en danger de perdre la vie, il envoya à Jésus-Christ quelques-uns des anciens ou, si vous voulez, des sénateurs des Juifs, mit ad eum seniores Judæorum, pour le prier de venir guérir son serviteur. Etoit venus le trouver, ils le conjuraient instamment de faire ce qu'on demandait, en disant : C'est un homme qui mérite bien que vous lui fassiez cette grâce; car il aime notre nation, et il nous a même bâti une synagogue, et synagogam ipse edificavit nobis (Ibid., 5).

Jésus donc s'en alla avec eux; et comme il n'était plus guère loin de la maison, le centenier envoya au-devant de lui ses amis pour lui dire : Seigneur, ne prenez pas cette peine, car je ne mérite pas que vous entriez dans ma maison; c'est pourquoi je ne me suis pas moi-même jugé digne de venir vous trouver; mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Car quoique je ne sois qu'un homme soumis à d'autres, ayant néanmoins des soldats sous moi, je dis à l'un : Allez là, et il y va;

et à l'autre : Venez ici, et il y vient; et à mon serviteur. Faites cela, et il le fait. Jésus entendant ces paroles admira cet homme, et se tournant vers le peuple qui le suivait, il dit : Je vous dis en vérité, que je n'ai point encore trouvé tant de foi, même dans Israël. Aussi je vous déclare que plusieurs viendront d'Orient et d'Occident et seront placés dans le royaume du ciel avec Abraham, Isaac et Jacob; mais les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures; il y aura là des pleurs et des gincements de dents. Jésus, après avoir parlé de la sorte au peuple qui le suivait, dit à ceux qui venaient de la part du centenier : Allez, qu'il vous soit fait selon que vous avez cru. Et eux étant retournés chez lui, trouvèrent ce serviteur, qui avait été malade, parfaitement guéri (Luc, VII, 2-10; Math., VIII, 5-13).

#### Jésus ressuscite à Naïm le fils de la veuve.

Après que le Fils de Dieu eut fait ce miracle à Capharnaüm, il prit la résolution d'aller prêcher la parole de vie dans d'autres villes de Galilée, et principalement dans celles d'où étaient les douze apôtres qu'il venait de choisir. C'est ce que S. Matthieu semble nous apprendre en deux mots, quand il dit (Math., XI, 1) : Après que Jésus-Christ eut achevé de donner ses instructions à ses douze disciples, il partit de là pour s'en aller enseigner et prêcher dans leurs villes, transiit inde ut doceret et predicaret in civitatibus eorum. Ce que dit ce saint évangéliste est très-véritable; car peu de jours après qu'il les eut choisis et qu'il leur eut donné ses instructions divines, il quitta le pays de Capharnaüm, et s'en alla annoncer le royaume du ciel aux villes qui étaient vers le torrent de Gison et, si je ne me trompe, dans la basse Galilée.

Quelque temps après Jésus alla dans une ville appelée Naïm, et il était accompagné de ses disciples et d'une grande multitude de peuple. Lorsqu'il approcha de la porte de la ville, voilà qu'on portait en terre un mort, qui était fils unique, et sa mère était veuve, et elle avait avec elle un grand nombre de personnes de la ville. Le Seigneur voyant vue, fut touché de compassion et lui dit : Ne pleurez point. Puis s'approchant, il toucha le cercueil; et comme ceux qui le portaient s'arrêtaient, il dit : Jeune homme, lèvez-vous, je vous le commande. Le mort se leva en son séant et commença à parler. Jésus le rendit à sa mère. Alors tous furent saisis de frayeur, et ils rendaient gloire à Dieu en disant : Un grand prophète s'est levé parmi nous et Dieu a visité son peuple (Luc, VII, 11-16).

La ville de Naïm ou de Naïn, comme porte le grec, était dans la tribu d'Issaachar, sur le torrent de Gison, à quatre milles vers le midi de la ville de Nazareth. Ce miracle que le Fils de Dieu y opéra était grand et extraordinaire, car il ne ressuscitait pas tous les jours des morts. Aussi saint Luc remarque-t-il que le bruit s'en répandit dans toute la Judée et dans tout le pays d'alentour : In universam Judæam et in omnem circum regionem (Luc, VII, 17).



Jean-Baptiste envoie de sa prison deux de ses disciples au Seigneur.

Ce miracle éclatant se fit, autant qu'on en peut juger par la suite de l'histoire, vers la fin du mois de janvier ou à l'entrée de février. Jean-Baptiste était encore en prison dans le château de Maqueronte, où Hérode Antipas passa tout le commencement de cette année. Ses disciples, qui virent peut-être ce prodige et plusieurs autres, ou qui en entendirent parler, ne manquèrent pas d'en faire le récit à ce saint précurseur. Il ne s'étonna nullement d'entendre ces merveilles qu'on lui disait de Jésus, car il savait que c'était le Christ; mais voyant que ses disciples en doutraient, il en appela deux et les envoya au Seigneur, qui pouvait être alors vers la basse Galilée et vers le torrent de Gison.

Quand ils furent arrivés, ils lui dirent : Jean-Baptiste nous a envoyés à vous pour vous dire : *Écoutez celui qui doit venir, ou en devons-nous attendre un autre? Or, en cette même heure, Jésus délivra plusieurs personnes de leurs maladies, de leurs plaies et même des esprits malins, et il rendit aussi la vue à plusieurs aveugles. Là-dessus il leur répondit : Allez et dites à Jean ce que vous venez de voir et d'entendre; que les aveugles voient, que les boiteux marchent droit, que les lépreux sont nettoyés, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent, que l'Évangile est annoncé aux pauvres, et qu'il est heureux est celui qui ne se scandalisera point en moi. Ces députés de Jean-Baptiste n'eurent point d'autre réponse; mais les prodiges et les miracles qu'ils virent de leurs propres yeux prouvaient mieux que toute autre chose que Jésus était le Messie qui devait venir.*

Ces députés s'en étant retournés au château de Maqueronte, où il tenait prison, Jésus commença à dire aux peuples, en parlant de Jean : *Qu'étes-vous allés voir dans le désert? un roseau agité du vent? Mais encore, qu'étes-vous allés voir? un homme vêtu mollement? Ceux qui sont vêtus d'habits précieux et qui aiment les délices sont dans les palais des rois. Qui'étes-vous donc allés voir? un prophète? Oui certes, je vous le dis, et plus que prophète. C'est de lui qu'il est écrit : Voilà que j'envoie mon ange devant vous, qui vous préparera la voie (Matth., III, 4). Car je vous déclare qu'entre tous ceux qui sont nés de femmes, il n'y a point de plus grand prophète; ou, comme porte saint Matthieu, il n'y a point en de plus grand que Jean-Baptiste : Non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista. Mais le plus petit dans le royaume de Dieu est plus grand que lui. Tout le peuple ayant entendu, et même les publicains, ont secondé le dessein de Dieu, ayant reçu le baptême de Jean; mais les pharisiens et les docteurs de la loi ont rejeté le dessein de Dieu sur eux, n'ayant point été baptisés par lui (Luc, VII, 18-30; Matth., II, 2-11).*

Quand Jésus-Christ dit que les pharisiens et les docteurs de la loi n'ont point reçu le baptême de Jean, que Dieu lui avait commandé de donner au peuple d'Israël, il n'entend pas parler de tous ceux

de ce corps, mais seulement du plus grand nombre; car nous voyons, par un autre endroit, que plusieurs d'entre eux, *multos phariseorum* (Matth., III, 7), étaient venus recevoir ce baptême.

Le Fils de Dieu continue de parler au peuple qui l'écoute : *Depuis le temps de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume du ciel se prend par violence, et ce sont ceux qui se font violence qui l'emportent. Car jusqu'à Jean, tous les prophètes et même la loi n'ont fait que prophétiser; c'est-à-dire, la loi et les prophètes n'ont fait que prédire obscurément, et sous des figures, la venue de celui que Jean-Baptiste a vu et manifesté au peuple d'Israël. C'est lui qui a commencé à prêcher la pénitence, *Pœnitentiam agite*; et c'est lui par conséquent qui a appris aux hommes qu'on n'emportait le royaume du ciel qu'en se faisant violence. Jésus-Christ ajoute : Et si vous voulez bien que je vous le dise, c'est lui-même qui est Elie, qui doit venir : *Ipse est Elias qui venturus est*. Il entend que Jean est Elie, non en personne, mais en esprit, en zèle, en vertu; c'est cet Elie qui est venu annoncer le premier avènement du Messie, comme l'autre Elie viendra au second avènement. Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre. À qui dirai je que ce peuple est assomblé? Il est semblable à ces enfants qui sont assis dans la place, et qui criant à leurs compagnons, leur disent : *Nous avons joué de la flûte, et vous n'avez point dansé; nous avons fait des lamentations, et vous n'avez point pleuré.**

C'est comme si ces enfants disaient à leurs compagnons : Nous ne savons que vous faire, tant vous êtes difficiles : nous avons chanté et joué de la flûte, et vous n'avez point voulu danser et vous réjouir; nous avons fait des chants lugubres et des lamentations, et vous n'avez point non plus pleuré. On ne sait donc comment faire avec vous. Jésus-Christ fait voir qu'il en est de même de ce peuple, et principalement des pharisiens; ils ne sont portés à la pénitence, ni par la facilité du Sauveur, ni par l'austérité de Jean-Baptiste; au contraire ils calomnient la conduite de l'un et de l'autre. Car, continue Jésus-Christ, *Jeau est venu ne manger, ni ne buvant, et ils disent : Il est possédé du Démon, Dæmonium habet. Le Fils de l'homme est venu manger et buvant, et ils disent : C'est un homme de bonne chère, qui aime le vin, et qui est ami des publicains et des pécheurs. Mais la sagesse a été justifiée par ses enfants. C'est-à-dire la sagesse des desseins de Dieu sur les Juifs a été justifiée ou déclarée juste par le nombre de ceux qui, à la prédication de Jean et de Jésus-Christ, ont embrassé la vertu et la pénitence, qui est la vraie sagesse (Matth., XI, 12-19; Luc, VII, 51-53).*

Que s'il y a eu quelques enfants de sagesse, *filii sapientie*, qui, en embrassant la pénitence, ont justifié la sagesse des desseins de Dieu sur le peuple juif, l'on peut dire que la plus grande partie de ce peuple ingrat l'a méprisée, en demeurant, après tant de prodiges, dans l'impénitence et l'incrédulité. Et c'est de quoi le Fils de Dieu va se plaindre hautement. Car

saint Matthieu écrit qu'il commença alors à faire des reproches aux villes, dans lesquelles il avait opéré plusieurs miracles, de ce qu'elles n'avaient point fait pénitence, *quia non egissent pœnitentiam* (Matth., XI, 20). *Malheur à toi Corozain; malheur à toi Bethsaïde; parce que si on avait fait dans Tyr et Sidon les miracles qu'on t'en a fait dans vous, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence dans le sac et la cendre. C'est pourquoi je vous déclare que Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous au jour du jugement. Et toi, Capharnaüm, seras tu élevée jusqu'au ciel. Et tu, Capharnaüm, minquid usque in cœlum exaltaberis (Ibidem, 25)? Tu seras au contraire abaissée jusqu'au fond des enfers; parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de toi avaient été faits dans Sodome, peut-être subsisterait-elle encore aujourd'hui. C'est pourquoi je te déclare qu'au jour du jugement, Sodome sera traitée moins rigoureusement que toi (Matth., XI, 20-24).*

Les deux villes de Corozain, ou Chorazin, comme porte le grec, et de Bethsaïde, n'étaient point éloignées de Capharnaüm. La première de ces deux était placée au delà du Jourdain à la tête du lac de Génésareth, et ainsi elle se trouvait vis-à-vis de Capharnaüm. La seconde, d'où étaient quelques-uns des apôtres, avait sa situation sur le bord du même lac, mais en deçà du Jourdain et dans la Galilée. Comme ces villes étaient voisines de Capharnaüm, où Jésus-Christ avait mis sa demeure, il y avait souvent prêché sa parole sainte, et y avait fait beaucoup de prodiges. Cependant la plupart des habitants de ces villes maritimes n'étaient point entrés dans les voies de la pénitence. Le Fils de Dieu leur déclare donc qu'elles seront traitées au jour du jugement avec plus de rigueur que Tyr et Sidon, qui étaient deux villes de Phénicie, et par conséquent d'un peuple gentil. Mais pour celle de Capharnaüm, où le Seigneur avait conversé tant de fois, et où il avait opéré de si grands miracles, bien loin d'être montée jusqu'au ciel par tant de grâces et de secours extraordinaires, qu'elle avait reçus, elle sera au contraire abaissée jusqu'au fond des enfers, pour les avoir négligés et même méprisés. Ainsi cette ville ingrate et impénitente sera moins épargnée au jour de la colère du Seigneur, que celle de Sodome, qui a été consumée par le feu du ciel.

Jésus-Christ, après avoir condamné l'endurcissement de ces villes impénitentes, rend grâces à son Père, de ce qu'il y avait des hommes simples et piétis, c'est-à-dire qui n'avaient les avantages, ni de la sagesse mondaine, ni de la naissance, qui avaient embrassé sa doctrine. C'étaient ses apôtres, ses disciples et quelques autres semblables, dont il entendait parler, insinuant assez qu'elle n'avait pas été reçue des docteurs de la loi et des sages du monde, parce qu'ils étaient pleins d'envie et d'orgueil. Voici comme le Fils de Dieu parle là-dessus : *Je vous rends grâces, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux*

*sages et aux prudents, c'est-à-dire à ceux qui se croient sages et prudents à leurs yeux, et qui sont enflés de leur vaine sagesse; et de ce que vous les avez révélées aux petits, c'est-à-dire aux hommes humbles et simples, qui ne tirent point gloire, ni de leur sagesse, ni de leur naissance. Cela est ainsi, mon Père, parce que vous l'avez voulu. Mon Père a mis toutes choses en mon pouvoir; aussi nul ne connaît le Père, que le Père; et nul ne connaît le Père, que le Fils, et celui qui le Fils l'aura voulu révéler.*

Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai; c'est comme s'il disait aux peuples : croyez en moi, et convertissez-vous, vous tous qui êtes fatigués des observances de la loi, et chargés du poids de vos crimes, et je vous soulagerai par le secours de la grâce et de la charité. Prenez sur vous mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes; car mon joug est doux et mon fardeau est léger. Il dit qu'il est doux, parce qu'il est adouci par l'union de la grâce; et qu'il est léger, parce qu'il est porté par l'amour et la charité. Cette onction qui apprend toutes choses, nous enseigne que pour être à Jésus-Christ, il faut être comme lui doux et humble de cœur (Matth., XI, 25-50).

Une pécheresse oint les pieds de Jésus-Christ.

Comme le Fils de Dieu prêchait l'Évangile dans la ville de Nain ou dans quelque autre de la basse Galilée, qui était vers le torrent de Gison, car il me semble par plusieurs raisons qu'il était alors en ces quartiers-là, il y eut un pharisien, nommé Simon, qui l'invita à manger chez lui. Jésus entra en sa maison, et se mit à table. Saint Luc dit, qu'en même temps une femme dans la ville, qui était pécheresse, mulier quæ erat in civitate peccatrix, ayant su qu'il était à table dans la maison de ce pharisien, apporta un vase d'albâtre, plein d'huile de parfum; et se tenant derrière lui à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes; elle les essuyait avec les cheveux de sa tête, elle les baisait et les oignait d'huile de parfum, et unguento ungebol. Le pharisien qui l'avait invitée, voyant cela, disait en son cœur : Si ce homme était prophète, il saurait quelle est cette femme qui le touche, et que c'est une pécheresse. Jésus prenant la parole, lui dit : Simon, j'ai quelque chose à vous dire. Il répondit, Maître, dites. Un créancier avait deux débiteurs; l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante. Eux n'ayant pas de quoi lui rendre, il leur remit leur dette. Après cela, qui des deux l'aimera le plus? Simon répondit, en disant : J'estime que ce sera celui à qui il a le plus remis. Jésus lui dit : Vous avez fort bien jugé. Et, se tournant vers la femme, il dit à Simon : Voyez-vous cette femme? Je suis entré dans votre maison, vous n'avez point versé d'eau sur mes pieds, et elle au contraire a arrosé mes pieds de ses larmes, et les a essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baisers; mais elle depuis qu'elle est entrée, elle n'a cessé de baiser mes pieds. Vous n'avez pas oint ma



tête d'huile ; et elle a oint mes pieds de l'huile de parfums. C'est pourquoi je vous dis que beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais celui-là aime moins, à qui on remet moins. Alors il dit à cette femme : Vos péchés vous sont remis. Ceux qui étaient à table avec lui commencent à dire en eux-mêmes : Qui est celui-ci qui prétend même remettre les péchés. Jésus au encore à cette femme : Votre foi vous a sauvés, allez en paix (Luc, VII, 36-50).

Il y a eu toujours des disputes, mais des disputes innocentes, puisqu'elles ne concernent ni la foi, ni les mœurs, touchant cette femme pécheresse. Pour moi, sans préjudicier aux sentiments des autres, j'estime qu'elle était la même que Marie-Madeleine, sœur de Marthe et de Lazare, et c'est l'opinion du cardinal Baronius, qui est soutenue par celle de plusieurs Pères de l'Eglise. Cette femme était de Galilée ; mais vers le déclin de cette année elle suivit Jésus-Christ, et alla depuis demeurer en Judée, comme on le verra dans la suite, car j'en parlerai amplement ailleurs.

#### Mort de saint Jean-Baptiste.

Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, qui avait épousé depuis plus d'un an la fameuse Hérodiade, était encore aux premiers mois de cette année au château de Maqéronte, au delà du Jourdain, où Jean-Baptiste était en prison. Ce saint qui prévoyait que sa fin était proche, avait depuis peu de temps envoyé deux de ses disciples au Fils de Dieu, pour lui demander si c'était lui qui devait venir, et qu'on attendait comme le Messie. Jean-Baptiste n'ignorait pas que ce ne fut lui, mais il voulait avant sa mort que ses disciples fussent confirmés dans ce sentiment, par ce grand nombre de prodiges que le Seigneur fit en leur présence. Depuis cette députation il ne fut pas longtemps sans perdre la vie, qu'il avait consacrée à la pénitence, et sans finir sa mission toute sainte par une fin glorieuse. La chose arriva de la sorte.

Hérode était à Maqéronte avec la princesse Hérodiade, et toute sa cour, qui était alors fort leste et fort nombreuse. Cette femme méchante et ambitieuse ne pouvait souffrir Jean-Baptiste, tout prisonnier qu'il était, parce qu'il reprochait souvent à Hérode Antipas ses noces scandaleuses ; et elle appréhendait qu'il ne prit envie à ce prince de la renvoyer à Philippe, son frère. C'est pourquoi elle ne cessait de lui dresser des embûches et de chercher l'occasion de le faire mourir, mais elle n'avait pu la trouver : *Hærodias autem insidiabatur illi et volebat occidere eum, nec poterat. Car Hérode, le regardant comme un homme juste et saint, avait pour lui du respect, l'entendait volontiers, et faisait beaucoup de choses selon ses avis. Enfin, dit l'évangéliste saint Marc, il arriva un jour favorable, dies opportunus (c'est-à-dire au dessein d'Hérodiade), qui fut le jour de la naissance d'Hérode, auquel il fit un festin aux grands de sa cour, aux officiers de ses troupes et aux principaux de la Galilée. Car la fille d'Hérodiade y étant entrée, et s'étant mise à danser, plut tellement à Hérode et à ceux*

qui étaient à table avec lui, qu'il lui dit : Demandez-moi tout ce que vous voudrez, et je vous le donnerai. Et là-dessus il jura : Oui, tout ce que vous me demanderez, je vous le donnerai, quand ce serait la moitié de mon royaume.

Cette fille étant sortie, dit à sa mère : Que demanderez-vous ? sa mère lui répondit : La tête de Jean-Baptiste, « Caput Joannis Baptistæ. » Et étant aussitôt rentrée en grande hâte où était le roi : Je souhaite, dit-elle, que vous me donniez tout présentement dans un bassin la tête de Jean-Baptiste. Le roi en fut fâché ; néanmoins, à cause du serment qu'il avait fait et de ceux qui étaient à table avec lui, il ne voulut point l'effrayer. Mais ayant envoyé un de ses gardes, il lui commanda d'apporter sa tête dans un bassin. Ce garde coupa la tête à Jean dans la prison, il l'apporta dans un bassin ; elle fut donnée à la fille, et la fille la donna à sa mère. Ses disciples ayant appris cela, vinrent emporter son corps et le mirent dans un tombeau (Marc, VI, 17-29 ; Matth., XIV, 5-12 ; Luc, IX, 9).

Voilà quelle a été, selon l'histoire sainte, la mort de Jean-Baptiste, précurseur de Jésus-Christ ; elle paraît tragique aux yeux des hommes, mais elle a été précieuse devant Dieu, puisqu'elle n'est arrivée que pour avoir crié contre le vice et le scandale et pour avoir soutenu la justice et la vérité. Je crois, par la suite de l'histoire évangélique, que cette exécution cruelle et injuste a été faite vers le mois de février, peu de temps avant la pâque des Juifs. On voit par l'Ecriture que c'est une danseuse, c'est-à-dire une fille sans pudeur et sans modestie, qui a demandé la tête de ce grand juste, et qui ne l'a demandée qu'à la sollicitation d'une mère qui était publiquement dans le crime et dans l'adultère.

Josèphe donne à cette fille le nom de Salomé (Antiquit. lib. XVIII, cap. 7) ; sa mère Hérodiade l'eut d'Hérode Philippe, son premier mari, qu'elle abandonna pour se donner à Hérode Antipas, par une prévarication manifeste de la loi des Juifs. Cette danseuse épousa quelque temps après Philippe le Tétrarque ; mais étant mort sans enfants, elle prit un second mari, qui fut Aristobule, roi de Chalcédo, son cousin germain. Quant à Hérodiade, sa rage contre saint Jean alla si loin, que, selon le témoignage de saint Jérôme (In Ruf., lib. III), ayant reçu sa tête sacrée des mains de sa fille, elle prit son aiguille de tête et lui perça la langue, parce qu'elle avait osé parler contre sa conduite toute scandaleuse. Dieu punit quelques années après l'injustice cruelle de cette femme ; car l'empereur Caius, successeur de Tibère, la reléqua à Lyon, dans les Gaules, avec son mari Antipas ; et comme si leur punition n'était pas encore été assez grande, ils furent chassés de là par le même empereur, pour faire dans l'Espagne une fin malheureuse (Joseph., *ibid.*, cap. 9, et lib. II Belli, cap. 16, gr.).

Au reste, ce n'est pas seulement l'histoire évangélique qui nous apprend qu'Hérode le Tétrarque fit mourir Jean-Baptiste ; car Josèphe confirme la même

chose, et nous fait connaître (Ibidem, cap. 7) que cela se passa au château de Maqéronte, comme je l'ai déjà dit. Il assure que cette action d'Antipas fut trouvée si injuste, que son armée ayant été entièrement débite par Arétas, roi des Arabes, quelques années après, l'on regardait cela dans la Judée comme une punition de Dieu, à cause de la mort de cet homme juste. On fait dans l'Eglise la fête de la décollation de saint Jean-Baptiste le 29 d'août ; mais il y a apparence qu'on ne la célèbre ce jour-là qu'à cause de la translation de ses reliques, comme le remarquent quelques martyrologues ; car pour sa mort, je suis persuadé qu'elle est arrivée cette année, 52 de l'âge de Jésus-Christ, et la 28<sup>e</sup> de l'ère commune, avant la fête de Pâques ; ainsi, il a été détenu en prison durant sept ou huit mois.

Jésus de cinq pains nourrit cinq mille hommes.

Après que les disciples de Jean-Baptiste lui eurent rendu les derniers devoirs et eurent mis son corps dans le tombeau, ils vinrent trouver Jésus-Christ, pour lui raconter tout ce qui s'était passé à la mort de son saint précurseur, et venientes nuntiaverunt Jesu (Matth., XIV, 12, 15). Le Fils de Dieu prêchait alors aux villes de la Galilée, et il avait un peu auparavant dispersés ses apôtres, pour aller annoncer le royaume de Dieu. Ils étaient déjà retournés vers lui, quand il sut la mort de Jean-Baptiste ; et ils lui avaient rendu compte de tout ce qu'ils avaient fait et enseigné dans cette première mission : et convenientes apostoli ad Jesum, renuntiaverunt ei omnia que egerant et docuerant (Marc, VI, 50). Quand Jésus-Christ eut appris cette mort injuste et cruelle, il partit du lieu où il était, se mit dans une barque et se retira à l'écart dans un lieu désert. Saint Luc marque expressément qu'il prit avec lui ses apôtres, et que le désert où il se retira alors était celui de Bethsaïde : et assumptis illis recessit seorsum in locum desertum Bethsaïdæ (Luc, IX, 10). Ce désert était au delà du lac de Génésareth ou de la mer de Galilée ; il s'étendait presque depuis la ville de Gamala jusqu'au même lac, au bord duquel était le bourg de Bethsaïde, vicus Bethsaïdæ : car c'est ainsi que Josèphe l'appelle (Antiquit. lib. XVIII, cap. 5), et ce bourg avait donné le nom au désert. Philippe le tétrarque fit une ville de cette bourgade, et changeant son nom, il lui donna celui de Juliadæ, et ce fut là qu'il fut inhumé.

Saint Jean l'évangéliste dit nettement que Jésus se retira alors au delà de la mer de Galilée, ou de Tibériade : Post hæc abiit Jesus trans mare Galilææ, quod est Tiberiadis. On voit manifestement par cette conduite du Seigneur, qu'il venait en se retirant à l'écart, se soustraire à la cruauté d'Hérode et aux embûches des pharisiens, qui avaient déjà conspiré contre lui. Saint Matthieu raconte que quand les peuples eurent appris qu'il allait au désert, ils le suivirent à pied de diverses villes, Cum audissent turbæ, secutæ sunt eum pedestres de civitatibus. Il y en eut même plusieurs qui le prévirent lui et ses apôtres ;

car saint Marc dit, prævenient eos ; ce qui ferait croire qu'ils s'arrêtèrent quelques jours sur les bords du lac avant d'arriver au désert de Bethsaïde. Cette foule de peuple le suivait, comme écrit saint Jean, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait sur ceux qui étaient malades, quia videbant signa que faciebat super his qui infirmabantur.

Lorsque le Fils de Dieu sortit de la barque, où il s'était mis avec ses apôtres pour passer le lac et pour aller au désert, il vit une grande multitude de personnes qui étaient venues là de diverses villes. Il en eut compassion, et il guérit leurs malades, après leur avoir prêché le royaume de Dieu. Et comme la foule était grande, il se retira sur une montagne vers le déclin du jour. Le soir étant venu, ses disciples allèrent trouver et lui dirent : Ce lieu est désert, et l'heure du repas est déjà passée ; renvoyez ce peuple, afin qu'il s'en aille dans les bourgades acheter de quoi manger. Jésus leur répondit : Il n'est pas nécessaire que ces peuples s'en aillent, donnez leur vous-mêmes à manger. Là-dessus il dit à Philippe : D'où achèterons-nous du pain, pour que ce monde puisse manger ? Or il disait cela pour le tenter, car il savait bien ce qu'il voulait faire. Philippe lui répondit : Quand on aurait du pain pour deux cents deniers, cela ne suffirait pas pour en donner un peu à chacun. Un de ses disciples, qui était André, frère de Simon Pierre, lui dit : Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? Jésus leur dit : Faites-lez asseoir. Il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu-là, et il y eut environ cinq mille hommes qui s'assirent. Jésus prit donc les pains, puis les ayant bénis, il les fit distribuer à ceux qui étaient assis. On leur donna de même des deux poissons, autant qu'ils en voulurent. Après qu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui restent, afin qu'ils ne se perdent pas. Ils les ramassèrent, et remplirent douze paniers des morceaux de ces cinq pains d'orge, qui étaient restés après que tous eurent mangé. Or ceux qui mangèrent de ces pains étaient un nombre d'environ cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. Ces hommes ayant vu le miracle que Jésus venait de faire, disaient : C'est vraiment là le prophète qui doit venir dans le monde. Mais Jésus sachant qu'ils devaient venir pour le prendre et pour le faire roi, s'enfuit et se retira encore seul sur une montagne (Jean, VI, 1-15 ; Matth., XIV, 15-21 ; Marc., VI, 51-54 ; Luc, IX, 10-17).

Après avoir rapporté le miracle de cette prodigieuse multiplication du pain, il faut remarquer avec l'évangéliste saint Jean, qu'il se fit dans un temps qui n'était guère éloigné de la fête de Pâques. Aussi dit-il au §. 4 : Erat autem proximum Pascha, dies festus Judæorum. La pâque des Juifs tomba cette année vers le 25 de mars ; ce prodige put donc se faire les premiers jours du même mois. Ainsi j'ai ce raison de dire, que la mort de Jean-Baptiste arriva en février, et même vers la fin de ce mois, auquel tombait la naissance d'Hérode Antipas.



*Jésus marche sur la mer de Galilée.*

Incontinent après ce miracle si éclatant, les apôtres vinrent trouver Jésus-Christ, et il leur dit qu'ils eussent à se mettre dans une barque, et à passer devant lui à l'autre bord du lac vers Bethsaïde, pendant qu'il renverrait le peuple, *ut præcederent eum trans fretum ad Bethsaïdam, dum ipse dimitteret populum.* C'est l'évangéliste saint Marc qui écrit ces paroles, et en parlant de la sorte, il est visible qu'il distingue la ville de Bethsaïde, qui était au delà du lac dans la terre de Génésareth, d'avec le bourg du même nom, qui était au delà du même lac, et qui avait donné ce nom au désert où Jésus-Christ avait fait le miracle des cinq pains et des deux poissons. Cela se confirme par le v. 53, où il est dit qu'ils vinrent en effet à la terre de Génésareth, après avoir passé le lac, et qu'ils y abordèrent, et *eum transfretum, venerunt in terram Genesareth et applicuerunt.* Jésus leur avait dit de passer le lac et d'aller à Bethsaïde : ils passent le lac et abordent au pays de Génésareth : Bethsaïde était donc de ce côté-là, comme l'ont marqué toutes les cartes et tous ceux qui ont visité les lieux saints. Cela est si vrai, que saint Jean dit que les peuples voyant qu'il n'était plus au désert, où il avait fait ce prodige, se mirent aussi dans des barques, et vinrent le chercher du côté de Capharnaüm. C'est donc une chose constante, que la ville de Bethsaïde, d'où étaient quelques-uns des apôtres, était située au delà du lac vers la côte de Capharnaüm ; car tout le rivage depuis cette ville jusqu'à celle de Bethsaïde semble avoir porté ce nom.

Comme le Sauveur avait commandé à ses apôtres, d'aller avant lui à Bethsaïde de l'autre côté du lac, saint Jean, qui décrit exactement ce fait, dit que, *sur le soir, et ut sero factum est, ses disciples descendirent au bord de la mer, et montèrent sur une barque pour passer au delà, vers Capharnaüm. Or il était déjà nuit, et Jésus n'était pas encore venu à eux. Cependant la mer commençait à grossir, à cause d'un grand vent qui soufflait. Et comme ils eurent ramé environ vingt-cinq ou trente saules (c'est-à-dire près d'une lieue et demie) ils aperçurent Jésus qui marchait sur la mer, et qui était proche de leur barque; et ils furent saisis de frayeur. Mais il leur dit: C'est moi, ne craignez point. Saint Matthieu dit que ce fut à la quatrième veille de la nuit que Jésus vint à eux; il était donc plus de trois heures après minuit: et il ajoute que saint Pierre voyant que c'était Jésus, lui répondit: Seigneur, si c'est vous, commandez que j'aille à vous sur les eaux. Jésus lui dit: Venez. Et Pierre descendant de la barque marchait sur l'eau pour aller à Jésus. Mais voyant que le vent était trop grand, il eut peur, et commençant déjà à s'enfoncer, il s'écria en disant: Seigneur, sauvez-moi. Et aussitôt Jésus étendant sa main le prit et lui dit: Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? Et étant montés dans la barque, le vent cessa. Alors ceux qui y étaient s'approchèrent de lui et l'adorèrent, en disant: Vous êtes vraiment Fils de Dieu. Saint Jean*

dit que Jésus ne fut pas plutôt monté dans la barque, qu'elle aborda à la terre où ils voulaient aller, et *statim navis fuit ad terram, in quam ibant:* c'était la terre de Génésareth, où était Bethsaïde (Jean, VI, 16 21; Math. XIV, 22 55; Marc, VI, 45-52).

Comme le Fils de Dieu ne s'était mis sur mer que durant la nuit, les peuples croyaient qu'il était encore au désert de Bethsaïde, où ils le cherchaient; car n'ayant point vu d'autre barque que celle où s'étaient mis les disciples, et sachant que le Seigneur n'y était point entré, ils s'imaginaient qu'il était demeuré de l'autre côté de la mer de Galilée. Mais quand ils virent, le lendemain, qu'il n'était plus dans ce désert, et que ses disciples s'en étaient allés, ils se mirent dans des barques qui étaient venues tout récemment de Tibériade, et vinrent à Capharnaüm, cherchant Jésus-Christ. Cependant il était arrivé à la terre de Génésareth, ayant durant la nuit passé l'eau avec ses disciples. Quand on sut qu'il était là auprès de Bethsaïde, on envoya des malades: de tout le pays d'alentour, qui ne cherchaient seulement qu'à toucher le bord de son vêtement, car tous ceux qui le touchaient étaient aussitôt guéris. En quelque lieu donc qu'il entrât, soit ville, soit bourg, soit village, ils mettaient leurs malades dans les places sur des lits, afin qu'en touchant ses habits on reçût la guérison, de quelque maladie qu'on fût affligé (Jean, VI, 22 24; Math., XIV, 54-56; Marc, VI, 55-56).

A Capharnaüm, plusieurs disciples se scandalisèrent à cause de la chair de Jésus-Christ.

Après que le Seigneur eut prêché assez peu de temps au pays de Génésareth et de Bethsaïde, il vint à Capharnaüm. Les peuples qui y étaient venus chercher d'au delà du lac, l'ayant enfin rencontré, lui dirent: Maître, quand êtes-vous venu ici? Jésus ne leur répondit pas qu'il y était venu après avoir marché sur la mer, mais il leur parla de la sorte: *En vérité, en vérité je vous le dis, vous ne cherchez, non tant à cause de mes miracles que vous avez vus, qu'à cause que vous avez mangé des pains, et que vous en avez été rassasiés. Travaillez, non pour une nourriture qui périt, mais pour celle qui sert à la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera; car c'est celui que Dieu le Père a marqué de son sceau, c'est-à-dire de son Esprit-Saint, de sa puissance et de son témoignage; et c'est ce qui arriva dans son baptême lorsque le Père dit: C'est ici mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances (Math., III, 17).*

Ceux à qui Jésus-Christ parlait de la sorte, lui dirent: Que ferons-nous pour opérer des œuvres de Dieu? Jésus leur répondit: L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. Ils lui dirent: Quel est donc le miracle que vous faites, afin qu'en le voyant, nous croyions. Quel prodige opérez-vous? Nos pères ont mangé la manne dans le désert, selon qu'il est écrit: Il leur a donné le pain du ciel à manger.

(Ps. LXXVII, 24). *Jésus leur répondit: En vérité, en vérité je vous le dis, ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain du ciel, mais c'est mon Père qui vous donne le véritable pain du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui est descendu du ciel, et qui donne la vie au monde. Ils lui dirent donc: Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain. Jésus leur répondit: Je suis le pain de vie; celui qui vient à moi n'aura point de faim; et celui qui croit en moi n'aura jamais de soif. Mais je vous l'ai déjà dit: vous n'avez vu, et cependant vous ne croyez point. Qui que ce soit que mon Père me donne viendra à moi, et celui qui vient à moi je ne le jetterai point dehors. C'est comme s'il disait: Quiconque m'est donné par mon Père en répandant en lui une foi vive et persévérante, ne manquera pas de venir à moi par cette même foi; et celui qui viendra à moi de la sorte, je ne le jetterai point dehors, car il sera toujours du nombre de mes disciples et de mes élus. Car je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais pour accomplir la volonté de celui qui m'a envoyé. Or la volonté de mon Père, qui m'a envoyé, est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés; mais que je les ressuscite tous au dernier jour. La volonté de mon Père qui m'a envoyé est que quiconque voit le Fils, et croit en lui, ait la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour (Jean, VI, 25-10).*

Saint Jean l'évangéliste, qui est le seul qui ait rapporté cet excellent discours et ces paroles toutes divines et toutes célestes (Jean, VI, 41), dit que les Juifs se mirent à murmurer contre Jésus, parce qu'il avait dit: Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel, *Ego sum panis vivus qui de celo descendi.* Ils disaient là-dessus: N'est-ce pas là Jésus fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère, comment donc cet homme dit-il qu'il est descendu du ciel? *Jésus leur répondit: Ne murmurez point entre vous. Personne ne peut venir à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire (c'est-à-dire par l'attrait intérieur de sa grâce et de son esprit) et je le ressusciterai au dernier jour; il entend, pour posséder la vie éternelle avec les élus. Jésus continu son discours et leur dit: Il est écrit dans les prophètes (Isa., LIV, 15): Ils seront tous enseignés de Dieu, Erant omnes docibiles Dei, ou comme portent le grec et le syriaque, dociti Dei, διδακτοι τοῦ Θεου. Quiconque a entendu mon Père (c'est-à-dire sa voix intérieure son inspiration et sa grâce) et a été enseigné de lui, vient à moi; il veut dire, par la foi intérieure, vive et opérante qu'il lui a inspirée; car ce sont ceux qui ont reçu cette foi, qui sont véritablement enseignés de Dieu. Ce n'est pas, dit Jésus-Christ, qu'aucun homme ait vu le Père, si ce n'est celui qui est venu de Dieu; car c'est celui-là qui a vu le Père. En vérité, en vérité, je vous le dis: celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Voici le pain qui est descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point, c'est-à-dire, afin que celui qui mange digne-*

ment de ce pain céleste, de ce pain de vie, qui est mon corps et ma chair, ne meure point de la mort éternelle; parce qu'il a dans soi, par ce pain vivant, des arches et des semences de l'immortalité. Et c'est ce que Jésus-Christ promet en disant: *Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai pour la vie du monde est ma chair (Jean, VI, 41-52).*

Le Fils de Dieu tenait ce discours dans la synagogue, comme il était à Capharnaüm. Les Juifs qui ne le comprenaient pas, disputaient, dit saint Jean, les uns contre les autres, en disant: *Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger? Jésus leur dit: En vérité, en vérité je vous le dis: si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle; et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est véritablement viande, et mon sang est véritablement breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. Comme mon Père qui est vivant m'a envoyé, je vis aussi pour mon Père, et celui qui me mange vivra pour moi. C'est ici le Pain qui est descendu du ciel. Ce n'est pas comme la manne que vos pères ont mangée, et néanmoins ils sont morts. Celui qui mange de ce pain vivra éternellement. Ce fut en enseignant dans la synagogue à Capharnaüm, que Jésus dit ces choses, et il dit dans un synagoga docens in Capharnaüm (Jean, VI, 53 60).*

L'évangéliste saint Jean, qui a été inspiré de rapporter au long toute cette admirable doctrine, écrit que plusieurs des disciples du Seigneur, c'est-à-dire plusieurs de ce grand nombre de disciples qui avaient cru en lui et qui l'avaient même suivi, ayant entendu ce discours, dirent: Ces paroles sont bien dures, *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire?* et qui peut les entendre? Il ne faut pas s'étonner si des Juifs charnels et qui ne savaient encore rien alors du sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, parce qu'il ne fut insinué qu'un an après ce discours, dirent que ces paroles étaient dures; puisque des chrétiens qui savent ses mystères, et qui n'ignorent pas la tradition des Eglises qui les ont expliquées, disent encore aujourd'hui: *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire?* Non-seulement ils disent que ce discours est dur, mais ils s'en scandalisent, comme ces faibles disciples, ils s'en vont même en arrière, et ne marchent plus avec Jésus-Christ, parce qu'ils ne sont plus dans son Eglise. Que ceux donc qui y sont, et qui trouvent que ces paroles, Ma chair est véritablement viande, et mon sang véritablement breuvage, non-seulement ne sont pas dures, mais même qu'elles sont pleines de bonté et de consolation, restent au Seigneur avec humilité des actions de grâces, en reconnaissant devant lui que la foi et l'obéissance à sa parole est un don de Dieu, et qu'il n'en accorde l'intelligence qu'à celui qu'il lui plaît. Mais revenons à la suite de notre Évangile.

*Jésus-Christ connaissait en lui-même (apud 80-*